

# How to Seduce YOUR NEIGHBOR



JESSY BLACK

Jessy Black

# How to Seduce Your Neighbor

© Jessy Black, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0485-1

Couverture : © AllenariBookCovers

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*How to Seduce*  
**YOUR NEIGHBOR**

JESSY BLACK

# Chapitre 1

*Mars 2026.*

Depuis aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours pensé que si quelqu'un dans n'importe quelle branche de l'univers était assez stupide pour cacher sa clé de rechange sous son paillason, l'humanité était éternellement condamnée.

De même, je me suis inquiété les rares fois où ma voisine du 5D avait caché la sienne derrière une lanterne murale, près de l'encadrement de sa porte. Il s'agissait de Mme Osborne – comme l'indique la plaque de porte accueillante – et, selon mes suppositions, cette femme doit avoir environ quatre-vingt-cinq ans. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais tous les dix du mois, la sociable vieille dame passe m'offrir une part de tarte au banoffee.

Le groupe de résidents le moins inquiétant est la famille asiatique qui habite en face de moi, dans l'appartement 5A. Pour une raison inconnue, certains membres de ce quatuor me lancent fréquemment des regards noirs en passant dans la cage d'escalier. Des lettres métalliques formaient « *M. et Mme Sugimoto* » sur leur enseigne beaucoup plus soignée, et à vrai dire, je n'ai même jamais pris la peine de relever leurs prénoms depuis les trois années où on partage le même immeuble. C'est peut-être précisément pour cela qu'ils me lancent ces regards noirs.

Mon voisin potentiellement le plus inquiétant – un habitant de l'appartement 5B – est quelqu'un que je préfère ignorer. Ce type, en tout cas, me réserve la coupe de regards énamourés et insolubles. Depuis son emménagement l'année précédente, je le considère de prétentieux. Mais pour être honnête, cette hostilité repose en grande partie sur mes préjugés injustes, vu notre manque d'interaction. Malgré tout, ce type est tout simplement exaspérant. Sans parler de la fois où je l'ai surpris en train d'utiliser un appareil photo numérique pour photographier un trognon de pomme pourri devant l'entrée principale.

De plus, ce voisin n'a pas besoin d'une plaque de porte pour qu'on se souvienne son nom et prénom. Pas même moi. Tout le monde le connaît, c'est comme ça. Parce que *Mason Grayson* est simplement écrit quelque part dans l'air, dans une bulle de dialogue. D'une manière ou d'une autre.

Hormis Mme Osborne, les Sugimoto et Mason Grayson, il ne reste plus qu'une seule personne dans l'immeuble que je suis capable d'identifier. Deux étages plus bas vit l'auteur optimiste mais inefficace – Dennis ou Douglas ? – qui organise systématiquement une réunion annuelle début avril – un événement où la plupart des résidents de plus de dix-huit ans se réunissent pour boire un coup et débâter sur des bêtises. Personnellement, je n'ai pas survécu à une seule de ces soirées sans me réveiller avec un trou de mémoire le lendemain matin.

Sans surprise, un vendredi, alors que je reviens de la salle de sport et de l'épicerie, un ouvrier du bâtiment répare l'ascenseur de l'immeuble. Il tombe en panne de temps en temps. Toujours aux pires moments.

Alors, quand je suis arrivé, épuisé et presque ruisselant de sueur, je ne suis pas vraiment ravi de monter les escaliers jusqu'au cinquième étage avec un sac en papier remplis à craquer. Mes ischio-jambiers sont déjà endoloris par l'exercice, et leurs fibres n'ont certainement pas besoin de contractions ni d'étirements supplémentaires. Je ne suis pas d'habitude colérique, mais cette journée est tout simplement très irritable.

Dans une certaine mesure, me boucher les oreilles avec de la musique qui me tient à cœur réussit à atténuer mon exaspération. C'est « *All The Right Moves* » de OneRepublic, ce qui est ironique, car lorsque Ryan Tedder a chanté « so yeah, we're going down », j'ai simultanément contourné un angle de l'escalier et je me suis pris une personne pressée.

La collision soudain me déstabilise, m'ôtant le sac en papier presque déchiré. Dans un léger accès de panique, je réussis à le serrer fermement contre mes côtes une fraction de seconde à peine avant qu'il ne pique du nez dans les marches marmoréennes.

Après m'être écorché la rotule contre un bord tranchant, je grimace et lève les yeux d'un geste hésitant pour observer la silhouette qui m'a percuté d'un pas lourd, exhalant un parfum floral douteux. *Surprise*. Ce n'est autre que Mason, dont le visage étrangement symétrique n'a jamais été aussi affligé que maintenant.

— Seigneur, soupire Grayson, les yeux écarquillés et le visage visiblement rouge. Oh mon Dieu. Je suis tellement désolé. J'aurais dû... (Il s'arrête pour une raison inconnue, se baissant dans un sweat à capuche saphir et un pantalon kaki trop serré pour ramasser les brocolis, la laitue iceberg et le concentré de tomates que j'ai perdus, les serrant contre son ventre.) Je te jure, je ne t'avais pas vu

arriver. Encore désolé.

— Juste... (Je me relève sur un genou et attrape brutalement les courses une par une des mains de Grayson avant de les remettre dans le sac froissé.) C'est bon.

— Est-ce que tu vas bien ? me demande le type aux cheveux ondulés, se redressant, son regard vif oscillant entre mon visage renfrogné et mon genou légèrement écorché.

Mes narines se dilatent.

— Ouais... Tu peux me laisser passer ?

En l'espace de deux secondes, l'expression anxieuse de Mason s'estompe et se transforme en un froncement de sourcils.

— Je... je ne t'ai pas heurté intentionnellement, objecte-t-il en croisant les bras pour se défendre. Tu as été si rapide que j'ai à peine eu le temps de me rendre compte que tu...

— *S'il te plaît ?*

Dès l'instant où Mason s'écarte et me laisse passer dans l'escalier, une profonde culpabilité me frappe au ventre. Cette fois, comme jamais auparavant, il s'est montré poli, semblant tenter de dissimuler notre rivalité tacite qui dure depuis un an.

Je n'avais pas prévu d'être brusque. C'est une de ces décisions prises sur un coup de tête.

Et pour une fois dans ma vie, je me déteste plus que je n'aie jamais détesté Mason Grayson.



— Alors, tu es un homme d'affaires ?

Un jeune homme de vingt ans, plein d'entrain, est perché sur mes genoux, se frottant contre mon entrejambe, les mains autour de mon cou. On avait passé une demi-heure bien remplie à boire du vin fort et à papoter sur le canapé. Ce n'est pas très amusant pour moi, car il n'y a pas d'étincelle significative entre nous, et je ne trouve pas le garçon particulièrement attirant. Je m'ennuie, cherchant des

moyens d'égayer la situation.

— Non. Je suis coach sportif.

— Oh, gazouille le faux blond, ses doigts glissant au centre de mon torse épais. Ça veut dire que tu es musclé sous ce pull ?

— Je ne sais pas, pourquoi tu ne jettes pas un coup d'œil ?

Easton a été stupéfait par l'appartement aux murs blanc immaculé et mon mobilier en tissu coquille d'œuf et mousseline. À vrai dire, un canapé blanc est sans doute un investissement malavisé quand on a l'habitude de manger devant la télévision faute de compagnie. Mais pour impressionner, des alternatives plus propres sont parfaitement adaptées. Cet Easton, dont les cheveux sont presque aussi décolorés que le canapé, a pris ce choix de couleur pour de la richesse, ce qui est toujours un résultat positif.

— Tu es charmant, rayonne Easton en glissant ses doigts sous mon pull. Ça m'excite, ajoute-t-il en dessinant des cercles sur mes abdominaux fermes. Oh, waouh. C'est une belle surprise.

— Cela fait partie du métier, réponds-je avec un sourire narquois.

Easton se mord la lèvre tandis qu'il relève le tissu, m'aidant finalement à passer la texture rugueuse au-dessus de ma tête.

Le regard du garçon parcourt ma poitrine. Il ne faut pas longtemps avant qu'il ne se penche pour couvrir mes pectoraux et mes muscles de baisers lents et humides, tout en faisant tourner ses hanches et ses fesses contre l'entrejambe de mon jean moulant. Bientôt, la braguette est ouverte, les baisers d'Easton descendant jusqu'au tissu de mon boxer noir.

Je caresse la frange plate d'Easton lorsque je le vois libérer ma verge à moitié dure et l'avalier profondément. Il n'y a aucune attention aux détails dans cette fellation, mais j'ai aspiré à une sensation autre que du porno de pacotille, et c'est suffisant. Cela fait un moment que je n'ai pas eu de fellation, et même si cette séance ne reflète pas exactement mon besoin, c'est une façon tout à fait appropriée de suspendre mon désir.

Quinze minutes plus tard, le téléphone d'Easton sonne alors que je jouis avec un cri. Je propose de lui rendre la pareille, mais apparemment, le blond doit partir. Je sais qu'il voulait rester – à en juger par son regard plein d'espoir – mais je ressens un léger soulagement une fois que le sentimental est enfin parti.

Il est environ vingt-trois heures quand je me retrouve coincé dans ce foutu ascenseur.

Quelle ironie ! Ces cinq derniers jours, j'ai pris la peine de prendre les escaliers plutôt que l'ascenseur, et la seule fois où je décide de m'adapter, le destin me trahit. Ça faisait une demi-heure que le connexion internet avait été coupée, alors, par ennui, j'avais décidé d'aller en boîte. Bien sûr, ces plans avaient expiré à la seconde même où j'avais entendu les moteurs électriques grincer derrière les quatre murs métalliques. Evidemment.

Et ça aurait été bien moins ironique et cliché si Mason, le visage triste, n'était pas resté coincé dans le même ascenseur.

— Putain ! juré-je, juste au moment où le compartiment s'immobilise entre les étages trois et quatre.

À ma grande joie, Mason ne voit pas là une occasion d'engager la conversation, d'où son absence de réponse. Le plus jeune semble réprimer ses inquiétudes en expirant légèrement et en glissant sa colonne vertébrale le long d'un des murs en angle, s'installant calmement au sol.

Je me retourne, lui jette un coup d'œil et sort mon téléphone de ma poche pour vérifier la connexion. Pas de réseau.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait toujours pas d'internet ? sifflé-je rhétoriquement, comme mécanisme d'adaptation, sans attendre de réponse.

Je n'en obtiens pas non plus, simplement parce que Mason est sociable avec tout le monde sauf moi. Surtout maintenant que j'avais complètement foiré notre précédente rencontre.

La mauvaise conscience me rend fou. Mentalement et physiquement, en l'occurrence. Je m'appuie contre l'ascenseur, comme Mason, glissant, les bras relâchés sur mes genoux crispés. Deux minutes de silence, c'est à peu près tout ce que je peux supporter avant de commettre un lapsus freudien. Ou un simple lapsus. Une pensée audible.

Alors, naturellement, après deux minutes de silence, je dis :

— Désolé pour mon comportement de tout à l'heure, me surprenant moi-même. (Je ne sais pas si je dois en être fier ou gêné.) Mauvaise journée, ajouté-je en fixant le mur métallique, les épaules voûtées. (La salle de sport a été assez épuisante. Puis la montée des escaliers. Puis le fait d'avoir percuter Mason. Puis le sentiment de culpabilité pour ça, et coucher avec un inconnu.) Vraiment

mauvaise journée.

Le silence est si long que je commence à croire qu'il m'ignore.

— Tu as toujours des mauvais jours ?

Cette question me tire de ma transe misérable, mes yeux rivés sur Grayson, vêtu du même sweat à capuche saphir, à environ deux mètres à sa gauche. Même sous la faible lumière fluorescente, ce type est d'une beauté agaçante.

— Pardon ?

Malgré tout, le visage de Mason reste détendu.

— Ce n'est pas comme si tu étais le type le plus heureux que j'aie jamais rencontré, précise-t-il, plissant les yeux après avoir reconnu la commodité de l'expression finale.

Je renifle ironiquement, puis secoue la tête.

— Ça ne te dérange pas d'être coincé ici, c'est ce que tu veux dire ?

— Eh bien, dit-il d'une voix traînante. Je préférerais être coincé ici avec Birdie, c'est sûr. Mais on sortira bien assez tôt. Je suis sûr que quelqu'un appellera les secours.

Mason glisse ses mains entre ses jambes et ignore mon regard en se concentrant sur sa propre cuisse, toujours vêtue du même pantalon kaki que plus tôt dans la journée. Une étrange paire de chaussettes rayées noires et vertes descend du revers de son pantalon jusqu'à la languette de ses bottes. Oui, étrange.

— Très zen de ta part, marmonné-je en rangeant mon téléphone dans ma poche avant. (Pour me sentir à l'aise, je croise les chevilles, les avant-bras retombant nonchalamment sur mes genoux.) Qui est Birdie ?

— Sérieusement ?

Je tourne de nouveau la tête pour croiser son regard. Un regard critique, cette fois.

— Oui ?

— Ta voisine. (Il insiste sur le deuxième mot.) 5D ? Birdie Osborne. Tu ne la connais pas ?

— Oh, Mme Osborne, intervins-je. Ouais, je préférerais être coincé avec elle aussi. (Un silence.) Birdie, répété-je dans le seul but de l'entendre à nouveau. (Il